

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés franco au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPELLETTIER-BOURGOIN, place de la Bourse, 6.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Chronique de la semaine.

On a discuté longuement, et depuis bien des années sans doute, sur la question de savoir s'il est plus habile au directeur d'une grande scène de province, comme Lyon par exemple, de donner à son administration une tendance toute spéculative, en mettant tout-à-fait l'art de côté, et ne s'inquiétant que de ce qui rapporte, ou de concilier les exigences de l'art avec les intérêts particuliers de toute bonne direction expérimentée. Pour mon compte, je suis de ceux qui pensent qu'une dose d'art, bien combinée avec des spéculations heureuses qui peuvent attirer la foule, doit donner le meilleur résultat possible. Je vais même plus loin, j'ai la conviction qu'on ne peut régulièrement faire de l'argent qu'en faisant de l'art.

Faire de l'art ! l'expression est cependant consacrée. On pourrait entendre par là ne pas se borner à la représentation des nouveautés qui piquent la curiosité publique; classer dans un bon répertoire les œuvres qui par un mérite réel ont obtenu la prédilection de tous, une approbation et une sympathie sanctionnées par le temps; offrir de temps à autre au public ces œuvres que tout le monde connaît, mais qu'on va revoir encore pour jouir de tous leurs détails et les apprécier davantage. Faire de l'art, c'est ne jamais sacrifier un bon opéra à une exécution médiocre, et combiner en conséquence les éléments dont on dispose. Faire de l'art, oh ! mais cela nous mènerait assez loin, j'imagine, si nous voulions entrer dans une définition complète. Ce sera pour un autre jour, si vous voulez bien le permettre, quand nous n'aurons rien de mieux à faire, vous et moi.

Le Pré-aux-Clercs est une reprise heureuse, comme choix. Ce sont de ces ouvrages d'un mérite fort rare qui ne devraient jamais disparaître d'un répertoire bien organisé.

Qui ne connaît *le Pré-aux-Clercs*? Qui est-ce qui ne l'a pas entendu au moins une fois? Depuis six ans le succès n'a pas fait défaut à cette œuvre, la dernière d'Hérold. C'est qu'aussi le sujet, comme pièce, est dramatique, bien coupé et rempli de situations heureuses pour la musique; mérite rare que celui de savoir tout disposer pour le compositeur, et de s'effacer devant lui; mérite qu'a eu ce jour-là M. de Planard, et que M. Scribe possède lui aussi merveilleusement. Remarquez que souvent tout le succès d'un opéra-comique est là.

On a dit que *le Pré-aux-Clercs* était le chant du cygne, faisant allusion à la mort cruelle qui a ravi l'illustre compositeur aux arts et à une gloire plus belle encore sans doute. Le fait est que *le Pré-aux-Clercs* est une des meilleures de ses productions. Ce serait même la meilleure s'il n'avait pas fait *Zampa*. Le duo du premier acte, entre Giro et Nicette, est rempli d'élégance et de naturel; le deuxième acte, bien supérieur au premier sous le rapport de la facture et du rendu de la scène, possède un trio d'une beauté remarquable, où les voix sont admirablement disposées. Tout le troisième acte est délicieux; on y trouve un trio en allégo très-piquant, et un chœur de buveurs à l'unisson correctement écrit. En résumé, dans cet opéra, à un rare bonheur d'expression dramatique se trouve réunie l'élégance dans l'instrumentation et l'harmonie, et toutes les qualités enfin qui constituent une œuvre durable.

Audran a bien chanté Mergy d'un bout à l'autre, et l'ouvrage marche régulièrement. Mme Rouille, Mlle Terras, MM. Alerme, André, Padrès et Mme Sandelion jouent les autres rôles chacun dans son emploi respectif. Mlle Terras ne manque pas de bonnes intentions, mais elle a des habitudes de forte chanteuse, et elle a besoin de se familiariser avec la scène; comme chant, elle n'accentue pas, et ne donne pas à sa voix tout le développement dont elle est susceptible. Alerme a été convenable, il ne manque ni de tenue ni d'aplomb, et le rôle de Comminge est joué par lui avec distinction. Quand à Cantarelli, ce rôle appartient essentiellement à un chanteur, et, qui plus est, à un ténor. A l'Opéra-Comique il était chanté par Ferréol, qui a été remplacé par Thénard, et aujourd'hui par Mockler. Règle générale, un ténor est excellent dans une comédie à ariettes. Aujourd'hui, là où il y a de la musique, le comique ne suffit plus, il faut du chant. Ce que j'en dis,

du reste, n'engage à rien; c'est mon opinion personnelle, et je l'exprime.

Guillaume Tell marchait encore mieux la seconde fois que la première; tout le monde était mieux disposé, et l'exécution s'en est ressentie. Dans le duo du deuxième acte, Mme Rouille a des couplets qu'elle dit avec beaucoup d'expression et de goût; c'est correct et bien phrasé.

Lundi Arnal a joué au Grand-Théâtre *Théophile et le Plastron*. Il est désopilant sans doute (ce mot est stéréotypé dans tout compte-rendu où il est question d'Arnal), oui, mais il est mieux que cela suivant nous. Faire rire, c'est le privilège du plus grand nombre des comiques de vaudeville. Quand on a dit: — Un tel est drôle, en le voyant on est forcé de rire, — on dit la vérité, mais souvent c'est tout ce qu'on peut dire. Ajouter à cette qualité essentielle de dérider les plus sérieux des spectateurs celle plus précieuse d'un bon comédien, ceci est plus rare et on l'affirme moins souvent, et ici c'est le mérite essentiel d'Arnal. Arnal est un comique de haute comédie; son naturel est exquis, sa diction parfaite. Le rôle de Théophile qu'il serait si facile de nuancer grossièrement, il le sauve par le tact et le talent qu'il y met. Comique de ton fin et de bonne compagnie, dans *le Plastron*, il a l'art de dire le mot avec vérité et une grande intelligence; son organe est incisif, mais il a cela de naïf qu'il lance les choses les plus lestes sans avoir l'air d'y toucher. Et quel masque! quelle physionomie! Je le répète, Arnal est un excellent comédien, et nous ne pouvons pas faire de lui un plus bel éloge.

E. L.

Théâtre du Gymnase.

Il est fâcheux que nos lecteurs ne puissent s'habituer à lire à l'article *Gymnase* quelque chose de sérieux. Nous en demandons pardon à M. Arnal qui mériterait certes beaucoup mieux que les quelques phrases banales que nous lui consacrons. Cela nous mettrait aussi mieux à l'aise; car enfin, malgré toute la pauvreté de notre esprit, nous trouverions bien le moyen de faire un peu d'étude, un peu d'art, puisque tout le monde s'en mêle. Mais voici le thème que nous sommes obligés de broder quatre fois par mois: *Il y a foule et on rit beaucoup tous les soirs au Gymnase*. Faites donc quelque chose avec cela. Cependant, bien ou mal, il faut faire un article. A l'œuvre donc, et ne nous plaignons plus.

M. Arnal continue à attirer la foule et à recueillir de justes et unanimes applaudissements. Jamais ce théâtre n'avait présenté un spectacle aussi animé. Et ne croyez pas qu'on rie du bout des lèvres. Nos belles dames même, après des efforts inutiles, ont été obligées de mettre de côté la froide étiquette, et de rire aux éclats en se tordant sur leurs banquettes. Et elles font bien nos belles dames, car rien n'est dangereux pour la santé comme le rire rentré. Au milieu de l'hilarité générale, M. Arnal seul garde son sang-froid et débite ses fines plaisanteries avec l'aplomb que vous lui connaissez. Nous disons M. Arnal seul, car les artistes qui jouent avec lui ont beau se mordre les lèvres, ils ne peuvent se mettre à l'abri de la contagion et font souvent chorus avec les spectateurs. Ces jours derniers un sifflet brutal est venu rappeler à l'ordre une gentille actrice qui riait au point de ne pouvoir donner la réplique à l'artiste du Vaudeville. Mais un de mes amis, qui aime beaucoup les artistes en général, et les gentilles actrices en particulier, a crié d'une voix de Stentor: *A la porte! à la porte!* et le siffleur s'est caché dans la foule, comme honteux d'avoir voulu troubler la fête.

M. Arnal nous a donné cette semaine une des meilleures pièces de son répertoire: *le Mari de la Dame de Chœurs*, et là comme partout, plus que partout peut-être, l'artiste s'est montré au niveau de sa réputation. Ce jour-là j'entendais près de moi deux personnes qui, après avoir épuisé tous les termes laudatifs de leur vocabulaire, agitaient la question de savoir si M. Arnal était le troisième ou le quatrième comédien de Paris. Eh! Messieurs, il n'est ni le quatrième ni le premier ni le dixième. M. Arnal est M. Arnal. Nul artiste ne peut faire ou dire comme lui ce qu'il dit ou ce qu'il fait; de même que M. Arnal ne saurait faire ou dire comme M. Bouffé, par exemple. Le génie a toujours un cachet qui lui est propre.

Un jour de cette semaine M. Arnal a voulu se faire applaudir au

Grand-Théâtre, et les pensionnaires de M. Adam sont venus nous donner au Gymnase une représentation d'*Henri III* et des *Amours de Village*. Dans le drame de M. Dumas, M. Verdelet a rempli son rôle avec chaleur et intelligence.

M. et Mme Beuzeville et M. Degrully ont eu leur juste part de bravos. M. Besancenot et M^{lle} Bazire ont été fort exaltants dans le ballet.

MORICAUD.

Un Dénouement.

C'était, je crois, le 4 février 1835, à sept heures du soir. Il faisait un temps bien... (Voir pour la description du temps la première nouvelle venue.) Nous sortions, mon ami Jules et moi, du restaurant Véry, où nous étions allés consigner une somme provenant de nos spéculations à la roulette. Grâce au confort de notre estomac, nous étions dans un de ces moments délicieux où les facultés morales jouissent d'une double activité. Aussi, malgré l'obscurité de la nuit, tout nous apparaissait rose et diapré; nous pataugions dans la boue et nous croyions fouler le gazon d'une prairie émaillée. Il manquait pourtant un complément à notre bonheur, notre âme éprouvait un vide. Nous étions privés pour le moment de la ravissante créature, de l'ange terrestre, sans lequel l'existence devient impossible, et c'était là pour nous le sujet de réflexions bien dolentes, lorsque nous nous trouvâmes tout-à-coup aux abords du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les cris des vendeurs de contremarques attirèrent notre attention; soudain la même pensée nous fit écrier tous les deux à la fois: « Eutrons, c'est ici que notre cœur trouvera l'objet demandé. » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Je garderai éternellement le souvenir de l'aspect merveilleux que me présenta la salle ce soir-là. Je croyais nager au milieu de flots d'or et de lumière. Mon imagination fiévreuse m'a souvent transporté au sein du paradis de Mahomet, parmi ces houris si voluptueusement dépeintes; mais jamais je n'y ai vu de femmes aussi séduisantes que celles qui brillaient de toutes parts dans cette salle. Je me sentais bercé par un des beaux rêves féeriques d'Hoffmann, et pendant que je m'abandonnais ainsi à ma poésie, mon ami Jules s'était déjà glissé près de deux dames à qui il parlait avec beaucoup d'animation. Un regard m'avertit de me rendre près de lui, et là, un pincement à la jambe m'apprit qu'il fallait agir rondement et que la forteresse était mal défendue. Nos deux redoutes étaient d'une beauté très-piquante, et surtout d'une humeur fort avenante à la nôtre. Jules avait déjà fait choix de la moins grande, force me fut donc de me déclarer pour l'autre. Quand les liquides fermentent, l'esprit est en ébullition; aussi je ne me trouvais pas sans quelque amabilité avec ma nouvelle passion, moi ordinairement si lourd auprès des femmes. J'étais resté une minute indécis sur le choix des allures que je donnerais à mes batteries. Devais-je les dresser en Lovelace ou en Antony? Je me souvins tout-à-coup que j'étais à la Porte-Saint-Martin, dans le sanctuaire de la passion échevelée, et alors l'idée d'un sacrilège m'effraya; j'adoptai l'Antony, d'autant mieux que ce genre est plus facile à exploiter et qu'il mène presque toujours à un meilleur résultat.

La femme avec qui je dialoguais appartenait à la classe de ces ouvrières aristocrates chez qui l'esprit est très-léger, mais dont le cœur comprend la forte passion et est avide de ces amours qui tourmentent sans cesse un poignard dans leurs mains jalouses. Aussi mes grandes phrases firent-elles leur effet, et Lucile, car elle m'avait déjà dit son nom, était devenue, en m'écoutant, toute grave et toute réfléchie. Son air rieur avait fait place à une langoureuse mélancolie, qui me donna une telle hardiesse que j'arrivai à penser moi-même que mon langage était de bonne foi.

— Oui, Monsieur, me répondit Lucile, la femme est heureuse d'être aimée comme vous le dites, car alors, de faible créature qu'elle était, elle devient ardente et forte. L'amour lui donne la puissance de tout faire. Elle ne voit au monde qu'une seule personne qui est le centre de toutes ses pensées et de toutes ses actions; mais si, lorsque cette pauvre femme s'est donnée avec confiance, l'homme pour qui seule elle existait l'abandonne, sa position devient affreuse alors, le malheur et la souffrance s'attachent à elle pour toujours.

— Mais devez-vous avoir de pareilles craintes, lui dis-je, vous, Mademoiselle, dont l'amabilité et la beauté sont pour vous la garantie d'un amour incessant? Quand on a eu le bonheur d'avoir un moment d'entretien avec vous, ne désire-t-on pas de vous consacrer une éternité?

Cette dernière phrase parut apporter la conviction dans le cœur de ma jolie grisette. Elle baissa pudiquement les yeux et ne répondit pas. Je profitai de ce moment pour lui demander un rendez-vous. On es-

saya bien de balbutier encore quelques *mais...* Cependant, après un moment d'hésitation, on m'accorda ce que je demandais.

Deux jours après, j'arrivais à un endroit convenu du Palais-Royal où je devais retrouver Lucile et disparaître avec elle dans un fiacre, pour aller savourer les délices d'un diner en tête-à-tête, lorsqu'au même instant je m'entendis appeler et je reconnus mon père qui était arrivé le jour même pour un procès. Assurément j'eus bien du plaisir de le voir, mais je fus passablement contrarié de ne pouvoir exécuter un projet dont la réalisation ne me paraissait pas un trop mauvais rêve. Comme je m'éloignais avec lui, je tournai la tête et je vis à une certaine distance Lucile qui arrivait avec rapidité. Elle était mise avec cette coquetterie appétissante que la femme ne néglige jamais en pareille circonstance. Mes regrets s'en accrurent, et je pensai au désappointement de la pauvre femme romanesque qui ne trouverait point l'Antony de ses rêves. Le soir même, je lui écrivis pour lui expliquer les causes qui m'avaient empêché d'être au rendez-vous, et après maintes déclarations plus banales les unes que les autres, je sollicitai un nouveau rendez-vous.

Une réponse à ma lettre m'apporta la permission de me présenter le lendemain chez Lucile. J'y allai à l'heure indiquée, le cœur bondissant de joie; lorsqu'au premier degré de l'escalier de la maison, il me prit tout-à-coup un saignement au nez. Vainement eus-je recours à tous les moyens pour le faire cesser. Après une heure et demie de station, la tête appuyée contre un mur, le sang ruisselait encore avec la même abondance. Je me décidai alors à rentrer chez moi, en faisant de mon mouchoir une digue à l'irruption, et comme je me retirais, je vis Lucile qui sortait. Elle semblait avoir beaucoup pleuré. Comment lui faire croire cette fois à la cause qui m'avait empêché de me rendre chez elle? Je lui écrivis cependant, et cette pauvre fille voulut bien m'indiquer encore un autre jour pour me présenter chez elle.

Oh! cette fois, j'y allais avec un transport tout nouveau et surtout avec l'intime conviction d'arriver à bon port; mais à peine avais-je fait quelques pas dans la rue que les gardes du commerce me saisirent au collet, en vertu d'une lettre de change, et me conduisirent à Clichy. Cette fois je ne fis pas connaître à Lucile ce dernier obstacle.

VERGN.....

UNE FEMME CÉLÈBRE.

Peu de temps après la révolution de juillet, le hasard et le premier de l'an nous ayant conduit dans une boutique de mercerie, nous vîmes entrer presque sur nos talons une jeune femme, petite, brune et singulièrement alerte. Elle était fort simplement vêtue d'une robe d'indienne, et elle portait un chapeau dont les rubans fanés n'eussent déconsidéré le chef d'aucune grisette. Elle tira d'une façon mystérieuse, de dessous son tartan, une boîte enluminée de fleurs, et la posa sur le comptoir. Alors le maître du magasin remit deux pièces de cinq francs à la jeune femme qui les prit, et jeta de mon côté, en se retirant, un regard dont l'expression de tristesse et de fierté me frappa tellement, que je demandai son nom à l'honnête mercier.

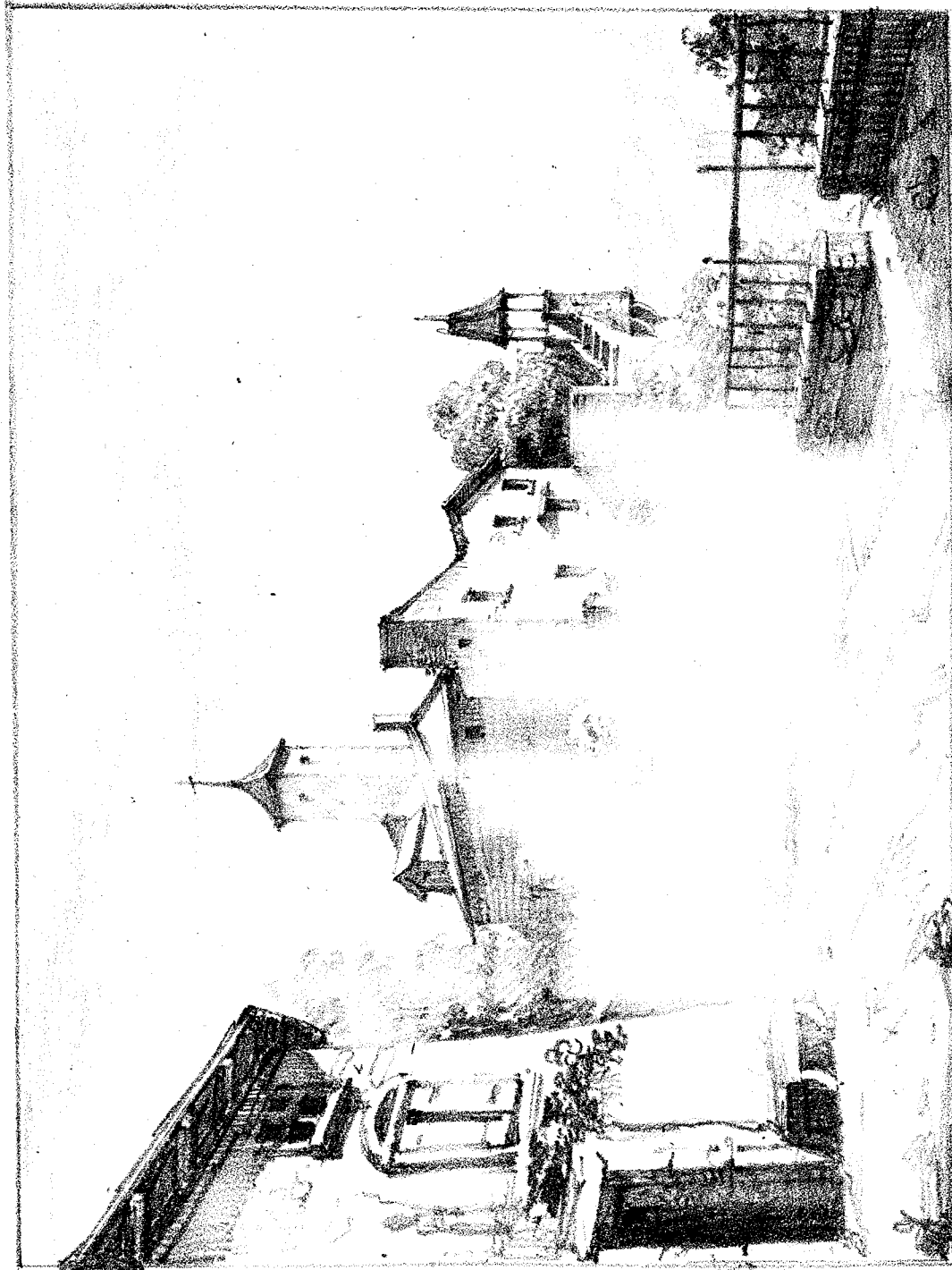
— Je l'ignore, répondit-il d'un ton méprisant; c'est une de mes ouvrières qui a de grandes dispositions pour peindre les fleurs sur bois et qui deviendra certainement un des meilleurs sujets de la bimbelotterie que nous ayons dans la capitale.

A quelque temps de là, ayant eu occasion de rendre visite à un rédacteur du *Figaro*, la première personne que je trouvai chez lui, installée au coin de la cheminée, fut l'inconnue de la boutique. Elle avait le même costume, la même robe et le même chapeau fané. Elle racontait alors, avec infiniment d'esprit, une histoire fort plaisante, et j'eus, pendant qu'elle parlait, tout le loisir de l'examiner. Elle avait un front singulièrement développé; ses cheveux descendaient et se relevaient sur ses tempes comme un diadème. Il y avait dans ses yeux noirs de fréquents éclairs qui s'éteignaient souvent pour faire place à une indéfinissable expression de souffrance. Les lignes nobles et arquées de son visage indiquaient une supériorité de nature. Lorsqu'elle eut achevé son récit, elle prit congé du rédacteur en lui donnant familièrement une poignée de main.

— Comment, demandai-je à celui-ci, connaissez-vous un des meilleurs sujets en bimbelotterie qui existe dans la capitale?

— Vous venez de voir, me répondit le rédacteur d'un air sérieux, l'arrière petite-fille d'un roi, une femme dont l'aïeul avait eu Jean-Jacques Rousseau pour secrétaire. Elle habitait mon pays, lorsqu'après les trois journées, poussée par la fièvre de l'époque, elle est venue ici, où elle est très-proche parente de la misère. Elle m'apporte tous les

L'Entr'acte Lyonnais.



Lith. Bureau, rue St. Gene, 8, Lyons.

VUE INTÉRIEURE DE L'ÎLE BARBE.

jours, pour le *Figaro*, de fort mauvais articles et de pires calembours, qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis pas insérer. Je crois qu'elle ferait mieux le roman, parce qu'elle a beaucoup de romanesque dans les idées. Tenez, ajouta-t-il en prenant sur la cheminée un manuscrit, cela ne vaut pas grand'chose, mais cela vaut bien autant qu'une foule de productions qui se vendent, s'achètent et sont admirées. Vous devriez bien lui trouver un éditeur, vous qui êtes de l'Académie; ce serait vraiment une œuvre de charité à faire.

Je repose, Dieu merci, sur mes lauriers et depuis long-temps ne me fais plus imprimer. Je pris le manuscrit et le portai à mon savant ami Kératry, alors fort répandu dans le monde des éditeurs, et le lui recommandai d'une façon tout expresse. Kératry, qui est la conscience même, me promit de lire le roman et de le faire imprimer aux meilleurs éditeurs. La semaine suivante, j'allai chercher des nouvelles de mon enfant d'adoption.

— Reprenez-moi vite ce fatras, s'écria le député académicien aussitôt qu'il me vit entrer. Mon cher ami, vous me procurez là de belles pratiques qui me feraient mener droit à Charenton si je m'avisais de leur servir de parrain. Ce roman n'est qu'un tissu de folies. Dites à cette dame qui se mêle d'écrire de ne plus faire que des enfants.

Je vins rendre la réponse et le manuscrit au rédacteur du *Figaro*. Kératry l'avait bien lu, car il portait à chaque feuillet des empreintes irrécusables, des stigmates encore frais de tabac répandu en abondance.

Savez-vous quel était le manuscrit? Je n'en ai connu que le nom. C'était *Indiana*, et la femme était George Sand!

LE SOMMEIL DE LA FRANCE,

CHANSON.

Air : *J suis pas curieux, mais j' voudrais bien voir ça.*

Quand d'Albion l'aimable souveraine
De ses vaisseaux va couvrir l'Orient,
Sur ses guerriers son regard se promène
Et quelques mots s'échappent en riant :
« Allez, partez, favoris de Neptune,
Donnez un trône à l'ami d' Nicolas;
De Mahomet partageons la fortune.
La France dort et ne nous verra pas. »

Le souverain de toutes les Russies
A ses boiards aussi fait la leçon :
« Approchez-vous, vieilles faces noircies,
Vaillants soldats de l'Ukraine et du Don.
Du vieux sérail que personne ne sorte;
Londres m'appuie et me prête son bras.
Ils sont dedans et je garde la porte.
La France dort et ne nous verra pas. »

France, où sont-ils ces jours où la conquête
Jusqu'au Kremlin conduisait tes enfants?
Le Portugal avait courbé la tête;
Le Sinaï répondait à nos chants.
Quelques vaincus couchés dans la poussière
Tendaient les mains en te priant tout bas;
Nul ne disait en te voyant si fière :
« La France dort et ne nous verra pas. »

France, tu dors, et le canon qui gronde
De l'Orient t'annonce le réveil !
Autour de toi quand s'agite le monde,
Resteras-tu dans ce honteux sommeil?
France, debout ! ressaisis ton épée !
Que le désert tremble encor sous tes pas !
De tes soldats l'Europe enveloppée
Verra bientôt que tu ne dormais pas.

ROUSSELON, ancien sous-officier de la garde.

CAUSERIES.

La troupe de la comédie répète activement les pièces du répertoire de Mme Dorval, qui commencera ses représentations dans les premiers jours du mois prochain.

— On annonce les prochains débuts de la première chanteuse à roulettes que M. Adam a engagée comme supplément à sa troupe d'opéra. Ce fait prouve assez combien le directeur de nos théâtres désire se rendre agréable à MM. les abonnés.

— A Paris, Mlle Nathalie, la charmante actrice du Gymnase, vient d'être la victime d'une vengeance qui l'a touchée au vif.

Un jour qu'elle sortait de chez elle, vêtue avec tout l'éclat de sa toilette si recherchée, les maçons barraient la porte de la maison, en compagnie des peintres grimpés à leur échelle. L'un d'eux la coudoie involontairement. « Rangez-vous donc, manant ! » crie l'impérieuse, et d'un coup de pied elle pousse l'échelle d'où tombe une grappe de peintres, pots, pinceaux et peinture. Pour une colère de jolie femme, c'était une colère un peu exaspérée. Mais comment se venger d'une femme? Les maçons parurent un instant indécis; mais l'un d'eux, qui était un garçon de beaucoup de goût, ne perdit pas son temps en paroles : il s'approcha de Mlle Nathalie, se baissa et, avant que l'impétueuse eût pu parer le coup, leva incontinent jupes et jupons, et claqua où vous savez bien, ah ! mais la plus belle claque que pareil endroit eût jamais reçue. — Mlle Nathalie n'ébruita pas l'affaire.

— *Les Folies parisiennes*, roman de mœurs, par Jules Lecomte, et *Pierrette*, délicieuse production de M. de Balzac, sont en vente depuis quelques jours, et déjà le plus brillant succès accueille en province ces nouvelles publications de l'éditeur Hippolyte Souverain. — A Lyon, chez tous les libraires.

— *LA VOIX DU PÈRE*, tel est le titre d'une mélodie qui est en vente chez tous les marchands de musique. Rien n'est gracieux et sentimental comme la musique, dont l'auteur est M. F. Luigini fils. Rien n'est poétique et senti comme les paroles, qui sont dues à la plume féconde de M. C.-Antony Rénal. C'est une plainte du cœur dont chaque accent va droit au cœur.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande d'un savant : *Quel est le héros de l'antiquité qui voulait toujours faire causer sa maîtresse?* M. Siran a répondu : *C'est Enée, parce qu'il disait toujours Didon (dis donc).*

M. Laugier a demandé : *Quelle est la comédie qui ne finit jamais?*

Charade.

J'aime beaucoup le son de mon premier,
Et j'aime peu le jeu de mon dernier.
Nous irons tous à mon entier.

Dernier mot : *Balle.*

Dès la plus haute antiquité les plantes ont été employées à la guérison des maladies. Certains peuples du Nouveau-Monde ne connaissent point encore d'autres remèdes, et la mortalité chez ces peuples n'est pas plus considérable qu'en Europe. C'est que le *regne végétal* renferme en lui des moyens curatifs pour tous les maux de l'humanité; c'est que le traitement des maladies par les plantes médicinales est le plus efficace par cela seul qu'il est le plus simple.

A l'aide de ce traitement, Mme GARNIER, née SABATIER, obtient tous les jours la guérison des maladies les plus invétérées, de celles même réputées incurables. Un brevet de l'Académie royale de médecine de Paris constate les connaissances spéciales de Mme Garnier. La discrétion ne lui permet pas de publier les nombreuses lettres de remerciements qui lui ont été adressées et qui prouvent d'une manière évidente l'efficacité de son traitement. Mais, dans l'intérêt de tous, Mme Garnier a cru devoir livrer à la publicité la lettre suivante, dans laquelle on ne nomme personne; elle a été écrite par le sous-directeur d'une communauté nombreuse dont plusieurs membres doivent leur santé au traitement par les plantes. De pareils faits parlent plus haut que tous les éloges.

Le domicile de Mme Garnier est toujours *rus du Rempart-d'Ainay, n° 10, au 2°.*

« Avignon, le 29 août 1840. — Madame Garnier, notre cher père directeur étant absent, j'ai cru devoir attendre son retour pour répondre à la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire. Tous nos chers frères que vous avez eu la bonté de traiter se portent bien; il n'y a de malades que le frère qui vous écrit lui-même et celui atteint d'une maladie appelée *catarrhe chronique*. Ils sont toujours dans la même position; aussi n'aviez-vous pas assuré leur guérison. Quant à moi, je me porte parfaitement bien; le sang ne me tourmente plus, ni le défaut de digestion qui m'était si pénible. Notre directeur est presque guéri; en me priant de vous faire ses remerciements, il vous prie aussi d'avoir l'extrême obligeance de lui envoyer pour un mois de traitement, ce qui finira de le guérir entièrement.

Tous mes chers frères se joignent à moi pour vous témoigner notre reconnaissance pour tous les soins salutaires que vous nous avez prodigués. J'ai l'honneur, etc.

F. SANCIEU, sous-directeur.

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

AVIS

Aux Dames, Demoiselles et Maitresses de pension

QUI S'OCCUPENT DE BRODERIE.

Le sieur PETIT, dessinateur, ci-devant rue Saint-Marcel, demeure actuellement place Neuve-des-Carmes, n° 1, au 2^e, près de la rue Saint-Marcel, à Lyon.

Il tient toujours les articles de broderie dessinés sur l'étoffe, prêts à mettre en œuvre, tels que cols, guimpes, manchettes, mouchoirs de poche, volants de robes, voilettes, garnitures, aubes, nappes d'autel, etc.

On y trouve aussi le Dépôt de l'Eau pour les dents, de M. Dézirabode, dentiste du roi.



DÉPART TOUS LES JOURS,
à midi et demi,

DES

GONDOLES A 6 ROUES,

Quai d'Orléans, n° 29, à Lyon.

VILLEFRANCHE. BEAUJEU.
CHAROLLES. LA CLAYETTE.
CHAUFFAILLES. CHARLIEUX directement.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,
Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habilllements d'été. — Choix de Pantalons de 37 à 49 sous.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol,
vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue de couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c.

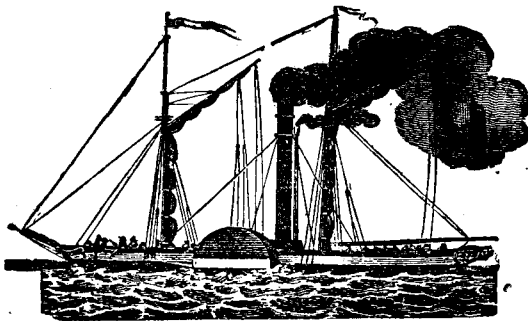
Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.
Il tient des Perruques pour les théâtres, Moustaches, Favoris, Barbes, Postiches en tous genres.
Il fait la coiffure des dames à 50 c.

On y trouve le parfait Sélénite pour teindre les cheveux, à 1 fr. 50 c. le flacon.

A VENDRE,

Un Hôtel garni et Restaurant, situés dans un des meilleurs quartiers de la ville.
S'adresser au Bureau de ce Journal.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS 2, DE LYON A AVIGNON,

EN DIX HEURES DE MARCHE,

Se charge des Passagers aux prix suivants:
AVIGNON et BEAUCAIRE, Prem., 10f. Sec., 6f.
VALENCE, 5 3

Départ du quai de la Charité.

Les Bureaux sont quai de l'Hôpital, 118.

A LA RENAISSANCE,

Galerie de l'Argue,

ESCALIER C, A L'ENTRESOL.

Hippolyte SOLLIER, Coiffeur, ayant succédé à M. DAMSTROM, a l'honneur d'informer le public qu'il continuera son travail aux mêmes prix que son prédécesseur :

25 c. la coupe des cheveux;

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.;

Coiffure des dames, 50 c.

Il prend aussi des abonnés pour la barbe, au mois ou par trimestre.

Il tient également la Parfumerie de Paris, à un prix très-modéré.

On trouve chez lui élégance, propreté et célérité.

Compagnie Générale

DES

BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



LES BEAUX BATEAUX NEUFS

**La Sylphide, la Sirène, le Jupiter,
le Neptune, etc. etc.,**

SONT RECONNUS D'UNE MARCHÉ TRÈS-SUPÉRIEURE.

DÉPART TOUS LES JOURS,

Du port de la Charité, à 4 heures du matin,

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,
ARLES ET MARSEILLE.

Les bureaux sont place des Terreaux, 16, et quai et place de la Charité.



BATEAUX A VAPEUR EN FER du Haut-Rhône,

COURS D'HERBOUVILLE, n° 4, A LYON.

SERVICE

de Chambéry et Aix-les-Bains,

DESSERVANT

SEYSEL ET TOUT LE LITTORAL.

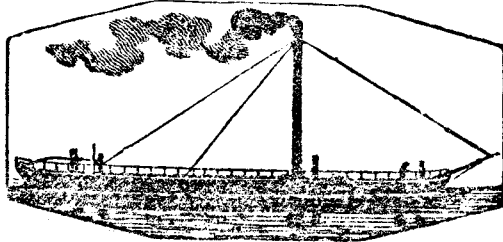
Départ tous les jours, le dimanche excepté.

De LYON, à 4 h. du matin.

De CHAMBERY, à 5 h. du matin.

Du port de PUER, près d'Aix, à 6 h. 1/2 du matin.

Le trajet de Chambéry à la station des bateaux est parcouru en demi-heure, sur un chemin de fer.



LE PAPIN du Rhône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

PART DU PORT DES CORDELIERS,

**POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ET ARLES,**

Tous les jours, à 5 heures du matin,

Et correspond avec les Bateaux à vapeur d'ARLES
à MARSEILLE.

Il prend Voyageurs et Marchandises.

Bureaux : Port des Cordeliers, 59.

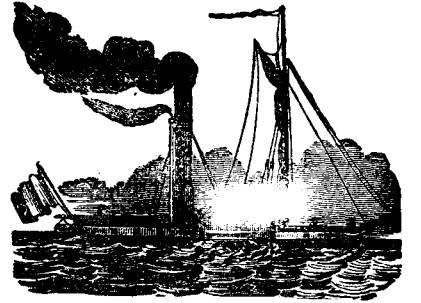
AVIS AUX DAMES.

HENRY,

Rue de la Préfecture, n° 6, à Lyon,

Fabrique toutes sortes de Faux-Tours, Anglaises sur peigne et à crochet dit invisible, Perruques et Faux-Toupets en tous genres, le tout à des prix très-modérés. — Salon pour la coupe des cheveux. Abonnement au mois et à l'année.

NOTA. — M^{me} Henry fabrique toujours les Cols, Cravates et Cols pour uniforme.



NOUVELLE BAISSÉ DE PRIX.

LES BEAUX BATEAUX NEUFS

le Crocodile et le Marsouin,

D'UNE MARCHÉ BIEN SUPÉRIEURE,

Ont réduit leurs prix, pour les passagers, comme suit:

VALENCE, Premières, 5 f. Secondes, 3 f.	
AVIGNON, } 10	6
BEAUCAIRE, }	

Départ du quai de la Charité, près la place Grôlier,
A 4 HEURES DU MATIN.

Les emménagements sont élégants et commodes, le Restaurant bien soigné et à prix modéré.

S'adresser aux propriétaires, MM. BONNARDEL frères et FOUR, quai de l' Arsenal et rue Sala, 2, ou au Capitaine, à bord du bateau.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMAC. A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes.

Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 francs.

NOUVEAU

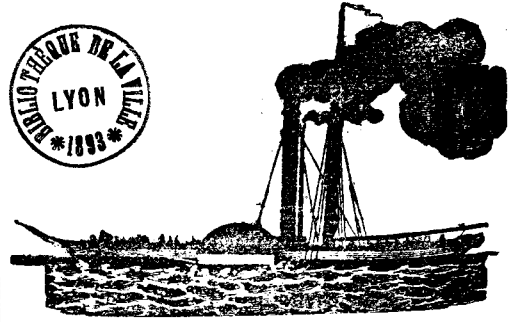
SALON DE COIFFURE,

Galerie de l'Argue, escalier F, à l'entresol,
vis-à-vis les Deux Jumeaux.

FÉLIX CHARANSONNET

Continue de couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût pour 25 c.; coiffure des dames, 50 c.; il fait les Postiches en tous genres. On trouve chez lui, en première qualité, tout ce qu'il faut pour teindre les cheveux.

Cet établissement, quoique à sa naissance, se recommande par l'élégance avec laquelle il est décoré et par le zèle, l'activité et le goût du propriétaire, qui reçoit des abonnements au mois et à l'année, et qui s'efforcera de mériter la confiance du public.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR.

L'AIGLE.

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,
DU PORT DE LA CHARITÉ,

**Pour Valence, Avignon, Beaucaire
et Arles.**

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.